

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

JOURNAL D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, LES VACANCES EXCEPTÉES

J.-B. CLOUTIER, Rédacteur-proprétaire

C.-J. MAGNAN, Assistant-rédacteur

Prix de l'abonnement : UN DOLLAR par an, invariablement payable d'avance

Toute correspondance, réclamation, etc., concernant la rédaction ou l'administration, devra être adressée à J.-B. CLOUTIER, 148, rue St. Olivier, Québec.

SOMMAIRE :—Avis.—ACTES OFFICIELS :—Nomination de commissaires et de syndics d'écoles.—Erection et délimitation de municipalités scolaires.—PÉDAGOGIE : Aération des classes. Les leçons de choses.—PÉDAGOGIE PRATIQUE : Suite du verbe.—Question de grammaire.—PARTIE PRATIQUE : I, Dictées et exercices de grammaire.—II, Dictées—L'école buissonnière.—Comment j'ai fait mon dictionnaire.—III, Dictée—Aurores boréales.—POÉSIE : Les petits enfants.—BIBLIOGRAPHIE : Homonymes Français.—Divers : Bulletin géographique.—Petite Revue.—Circulaire de Son E. le Cardinal Taschereau sur l'Hygiène.—Causerie scientifique : les eaux potables.—Pensées.

AVIS

Dans notre dernier numéro de juin, nous avons envoyé à nos lecteurs un compte de leur redevance à L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Plusieurs se sont empressés de faire droit à nos justes demandes, d'autres n'ont point répondu à notre appel ; de sorte que nous sommes obligé aujourd'hui de leur rappeler que l'abonnement est strictement payable d'avance, et que ceux qui ne se conformeront pas à cette condition ne recevront plus le journal.

ACTES OFFICIELS

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 4 septembre (1891), de nommer :

Commissaires d'écoles

Comté de Saguenay.—Pointe-aux-Esquimaux.—MM. Alexis Turbie et Fidèle Boudreault, en remplacement de MM. Napoléon Picard et Daniel Boudreault, sortis de charge.

Comté de Wolfe.—Lac Weedon (village).—M. Siméon Brière, en remplacement de M. Rémi Fortin, qui a quitté la municipalité.

Syndics d'écoles

Comté d'Argenteuil.—Saint-André (paroisse).—M. Alphonse Pharand, en remplacement de lui-même, son terme d'office étant expiré, et M. Joseph Charlebois, en remplacement de M. Alexis Robillard, qui a quitté la municipalité.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, en date du 9 septembre (1891), de nommer :

Commissaires d'écoles

Comté de l'Assomption.—Laurentides "ville."—M. Jean-Baptiste Bouffard, en remplacement de M. Urgèle Pauzé, qui a quitté cette municipalité.

Syndic d'écoles

Comté de Shefford.—Sainte-Cécile de Milton.—M. Archibald E. Wallace, en remplacement de M. George Wallace, dont le terme d'office est expiré.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en Conseil en date du huit septembre (1891), de nommer M. François Kirouac, membre de la corporation des commissaires d'écoles catholiques de Québec.

Erection de municipalités scolaires

Détacher de la municipalité scolaire d'Yamachiche, comté de Saint-Maurice, tout le territoire comprenant le village d'Yamachiche tel que délimité par la proclamation du 5 avril 1887, et les lots portant les numéros suivants aux plan et livre de renvoi officiels du cadastre pour la paroisse d'Yamachiche, savoir: les lots Nos. 557 à 586, 701 à 857, et 977 à 1019 inclusivement, formant l'arrondissement No. 1 de la dite municipalité scolaire; les lots Nos. 1124 à 1170 inclusivement, formant la concession connue sous le nom de *petit village de la Rivière-du-Loup*; les lots Nos. 1044 à 1072 inclusivement, formant la concession dite de *Vide-Poche*, et les lots Nos. 977 à 1005 inclusivement, formant celle des *Petites Terres*, et l'ériger en municipalité scolaire séparée sous le nom de "Municipalité scolaire du village d'Yamachiche"; la dite érection ne devant prendre effet qu'au premier juillet prochain (1892).

Ériger en municipalité scolaire distincte sous le nom de "Notre-Dame des Neiges de Masson," dans le comté d'Ottawa, le territoire tel que ci-après désigné, savoir: les rangs I et II du canton de Buckingham, depuis le No. 1, inclusivement, jusqu'au No. 16 aussi inclusivement; c'est-à-dire l'arrondissement No. 1 du canton de Buckingham, et une partie de l'arrondissement No. 2 de l'Ange-Gardien; de plus la moitié sud du rang No. 3 du dit canton de Buckingham, depuis la Rivière du Lièvre jusqu'à et y compris le No. 16; ceci est encore une partie de l'arrondissement No. 2 de l'Ange-Gardien. Cette érection ne devant prendre effet que le 1er juillet prochain (1892), et n'affectera que les catholiques seulement.

Aération des classes

En hygiène, comme dans toutes les autres sciences, les données positives, les règles sûres se propagent et influent de plus en plus sur nos habitudes. Les écoles doivent être les premières à bénéficier de ce progrès. Il est certain, par exemple, qu'aucun lieu habité ne souffre davantage d'une aération mesquine.

L'air pur est aussi indispensable au cerveau qu'aux poumons. Le travail intellectuel réclame, aussi impérieusement que la santé corporelle, une atmosphère sans cesse renouvelée. L'enfance est l'âge où la fonction respiratrice a le plus d'énergie, où les organes de la respiration sont les plus délicats et les plus fragiles. Voilà de ces vérités d'expérience qu'il ne faut jamais perdre de vue, et sur lesquelles nous ne saurions trop appeler l'attention.

On chercherait en vain aujourd'hui, des classes hermétiquement closes du matin au soir; mais on en découvrirait peut-être quelques-unes qui s'ouvrent à huit heures avec les odeurs douteuses de la veille. Cette négligence même devient rare; les coupables ne songent pas à en contester le fâcheux effet.

Nous verrons encore, de temps à autre, une salle de classe transformée en réfectoire, à l'usage des enfants qui ont de longues distances à parcourir. Nous verrons aussi le poêle de fonte servant à réchauffer les écuelles de soupe ou à rôtir les tartines de fromage. L'aération n'y gagne rien, sans nul doute; mais ce sont des maux presque inévitables dans les locaux exigus ou mal agencés. Pour ne pas trop nous en affliger et pour nous armer de patience, il suffit d'évoquer le souvenir des écoles légendaires où séchait le linge,—quelquefois les langes—de la famille, où s'accumulaient les provisions de bouche, où s'installaient, pendant les grands froids, la serre et la fruiterie!

Nous avons fait du chemin; nous en ferons encore.

Partout, ou à peu près partout, l'entrée est interdite aux chats, aux chiens, à tous les commensaux qui ne contribuent pas à la salubrité du milieu, et dont la présence, toujours incon-

venante, risque de devenir dangereuse. Il faut être sans pitié sur ce chapitre ; car l'intrus qui met un pied chez nous ne tarde pas à vouloir en mettre quatre et à s'attribuer un sang-ne de propriétaire. C'est à moi d'y rester, à vous d'en sortir, dit certain roquet en montrant ses dents blanches, et tout de suite ce conflit d'attributions cause à l'inspecteur une impression désagréable.

Pas de fleurs non plus ; elles vivent à nos dépens ; les enfants doivent apprendre que ce voisinage n'est pas toujours inoffensif.

Les mesures prohibitives ne suffisent pas, évidemment. Ce qui est essentiel, c'est de profiter de tous les moments favorables pour appeler l'oxygène à flots. Même en hiver, portes et fenêtres seront largement béantes pendant les récréations et dans l'intervalle des classes. Entrebâiller une croisée, comme à regret, n'est pas aérer. Vasistas à soufflet, vasistas à tourniquet, carreaux mobiles, chaque appareil a ses avantages ; aucun ne dispense de l'aération complète aussi fréquente que possible. Si les règlements prescrivent un espace de 4 ou 5 mètres cubes pour chaque élève, c'est, par heure, 10 ou 15 mètres cubes d'air renouvelé qui doivent passer là. Ne l'oublions point, et que le mot d'ordre soit : encore de l'air ! Toujours plus d'air !

N'en déplaise à ceux qui voient partout des obstacles insurmontables, il est bien simple de se prémunir contre les algarades des coups de vent. Abriter les fournitures dans les casiers, enrouler les cartes, fixer les tableaux, arrêter les battants de châssis vitrés, c'est une affaire d'ordre, rien de plus. Les coups de vent raisonnables sont des bienfaiteurs, non des perturbateurs. Est-ce l'ennui de légers soins, la crainte de petits dérangements, qui peut justifier le mépris d'un bien inappréciable ?

Je passais récemment, à dix heures du soir, devant une école de bonne renommée. Il faisait beau. Toutes les croisées étaient ouvertes, et l'instituteur dormait. Je me suis dit que, le lendemain, maître et élèves se mettraient allègres et dispos à leur tâche accoutumée, et que l'inspecteur, s'il se présentait, ne serait pas

pris à la gorge par l'âpre senteur des chaises qui cuisent dans leur jus.

Suivons donc l'exemple de ceux qui ne craignent ni d'ébranler les vitres, ni de troubler la quiétude des araignées aux angles des embrasures. Nous n'excuserons pas nos oublis ou nos défaillances en prétendant que *la salle est suffisamment vaste, que l'air se renouvelle assez par les fentes*. Des raisons de ce poids rappellent trop l'opinion de ce brave maire de campagne défendant à son instituteur de donner de l'air, par la raison majeure que la chaleur est utile avant tout, et que lui-même assurait l'élevage de ses lapins sans se préoccuper de l'aération (authentique).

L'air pur s'offre à nous et ne coûte rien. Il garantit la santé, il favorise le travail, il entretient la bonne humeur. Jamais la classe n'aura, pour cet ami de tous les jours, une sollicitude exagérée.

A. B.

Inspecteur primaire.

(L'Education Nationale)

Les leçons de choses

Réflexions préliminaires. — Les leçons de choses sont avant tout des leçons sur les choses. Elles sont cela d'abord, et avant d'être des leçons par les choses (ou avec les choses) comportant le procédé intuitif d'instruction et la méthode socratique d'enseignement. Oui, une part est à faire à l'étude prise en elle-même des choses, des existences, des réalités, des productions naturelles ou des produits humains, à côté et en dehors des études qui portent sur les signes, sur les verbalités, sur les formes grammaticales et logiques. Prononciation, lecture, écriture, orthographe, grammaire, style et composition, calcul, toutes ces connaissances excellentes en soi et indispensables ne sont encore que *formelles* en un sens, et en un autre sont pure-

ment *instrumentales* : par elles-mêmes elles n'informent pas l'esprit, et à elles seules elles ne le forment pas complètement. L'esprit veut être en outre informé de *ce qui existe* ; et il doit l'être en telle sorte que la tête se fasse en même temps qu'elle se meuble et que l'enfant apprenne à apprendre et à se servir de son esprit en même temps qu'il apprendra *sur les choses*, et par là même.

En dehors donc des études *théoriques*, je dis en dehors de celles mêmes qui portent sur les sciences de la nature, bref, avant ces dernières études pour les plus jeunes écoliers, et à côté de ces études pour ceux qui sont en âge de les faire, il y aura des leçons de choses.

Entendez par là des instructions concrètes ayant leur cadre, leur programme et leur heure qui porteront sur des choses, êtres, objets, produits, leur composition, mode de production, provenance et fabrication, usages, etc. Une de ces choses, considérée en elle-même à titre de réalité, et comme objet à la fois d'une curiosité instructive et d'un intérêt pratique, sera prise pour matière et pour sujet à étudier. Il en sera traité expressément dans cette vue, sans dédain pour la chose, sans tendance à ne la regarder que comme une occasion et comme un prétexte à exercer seulement l'intelligence, à piquer l'esprit, ou à faire passer des moralités.

On voit donc que l'enseignement par l'aspect ou intuitif, c'est-à-dire accompagné soit de présentation réelle, soit de représentation figurée des objets et actions, n'est pas le tout de Leçons de choses (ou sur les choses). Une part d'instructions concrètes portant sur les sujets historiques, géographiques, cosmographiques ou de physique théorique, et l'emploi du procédé intuitif applicable à une partie de ces sujets et aux mathématiques mêmes,—tout cela, en dehors des Leçons de choses proprement dites, subsiste et est excellent à titre de méthode, de moyen ou d'élément partiel et incident dans la plupart des matières de l'enseignement, y compris les plus théoriques.

Mais, je le répète, les choses concrètes prises en elle-mêmes et comme réalités déterminées, particulières, soit naturelles, soit d'art humain,

qui nous entourent et qui, d'une manière plus directe, intéressent pratiquement l'homme et lui servent : — Voilà des objets à considérer pour eux-mêmes, voilà une matière à traiter séparément, *durant tout le cours de la vie scolaire*, dans des séances régulières d'instruction.

Celles-ci seront des acquisitions de connaissances présentant un profit théorique et pratique, et elles seront aussi de précieux exercices pour l'esprit à former. Sur le premier point (ou acquisition d'un certain ordre de connaissances réelles concrètes, bien que raisonnées), je n'insiste plus. Je passe sur le mauvais service qu'on rendrait à un esprit en le laissant dépourvu ou dédaigneux d'une somme de connaissances qui sont utiles et nécessaires, même en plus d'un sens, dans l'usage de la vie.—Mais je remarque maintenant que vouloir former un esprit, sans l'informer suffisamment, sans l'instruire ainsi des réalités, des existences, de ce qui est et de ce qui se fait, c'est proprement le déformer ; c'est préparer, au lieu d'un homme, un grammairien, un calculateur, un être logicien et discoureur, creux et verbal, une sorte de moderne scolastique, et à tout le moins un simple théoricien classificateur ou un physicien de manuel d'école.

D'autant plus donc qu'on voudra considérer les instructions réelles ou de choses—de choses existantes, déterminées et concrètes—comme matière à former l'esprit, d'autant plus devrait-on prendre au sérieux les réalités définies dont on parle, les traiter comme choses, y appliquer l'esprit avec conviction, non incidemment, comme parenthèses et à bâtons rompus, mais sans dédain, sans hâte d'en sortir, avec préparation, méthode et suite, avec l'insistance voulue, d'une manière exacte et solidement instructive. C'est à ce prix que les leçons sur les choses donneront ce qu'on doit en attendre pour l'exercice et la culture des facultés mentales. Et voyez-en le profit ; occupés d'objets concrets et bien déterminés, figurés et sensibles, mais qui appellent la réflexion, les jeunes esprits apprendront à bien percevoir un objet, ou une image d'objet ou d'action, sans que néanmoins leur jugement ou leur raisonne-

ment demeurent pendant ce temps-là oisifs ou soient paralysés par l'attention donnée aux formes matérielles présentées; tenant en éveil l'une par l'autre ces deux sortes d'opérations, ils s'habitueront à bien voir, et pour cela à bien regarder où et comme il faut, à lire et à évaluer un objet par les sens et à le toiser en quelque sorte de l'œil avec discernement, à l'analyser du regard et à reconnaître ce qu'il présente non de plus apparent, mais de plus frappant et de plus significatif; ils apprendront à bien mesurer, diriger et distribuer leur curiosité et l'intérêt à prendre aux choses;—ils contracteront le goût, inné à l'Anglais et à l'Américain de se rendre compte de ce qui existe : c'est-à-dire que, sans sacrifier les idées et l'idéal, ils gagneront une ténacité pratique à compter avec les réalités, à en tenir compte et à les vouloir connaître pour ce qu'elles sont. Et cela, non pas seulement dans les choses usuelles et physiques dont on leur aura parlé, mais par une sorte de contagion bienfaisante dans toutes sortes de choses, et notamment dans les choses de la vie morale, sociale, politique, où l'inattention, l'ignorance et la chimère font aujourd'hui beaucoup de mal. Voilà la plus sérieuse *moralité* des leçons de choses; c'est-à-dire, indépendamment des directions morales qui devront incidemment et sobrement s'y mêler, voilà le grand et assuré profit moral que j'y trouve.

II

Indications sur le sujet.—Il ressort de tout cela que les leçons sur les choses comportent l'emploi du procédé *intuitif* et du *socratique*, mais que d'abord elles sont des *instructions sur les réalités* positives et concrètes, accessibles, intéressantes et usuelles. Elles n'excluent pas du tout les *moralités* ni les appels indirects pour attacher l'enfant au sujet, pourvu que les moralités *n'empiètent pas* sur le sujet positif; elles n'excluent pas non plus, chemin faisant, certaines *vues comparatives et même théoriques*, à condition que celles-ci *sortiront d'elles-mêmes du sujet* et ne nous en feront pas sortir. Ce qu'elles excluent, ce sont les digres-

sions historiques ou morales qui feraient oublier le sujet concret, ce sont les vues théoriques trop nombreuses, trop générales et abstraites, ce sont les rapprochements et comparaisons trop multipliées qui promèneraient l'esprit de l'enfant sur vingt sujets dont aucun n'est traité. Les matières de leçons seront traitées (et d'abord seront choisies) d'une manière appropriée, dans les différentes divisions. À l'âge des auditeurs et chaque série de leçons présentera une suite de sujets et un ensemble gradué de connaissances qui puissent cadrer avec les vues théoriques et plus générales que le tout jeune enfant est appelé à recevoir plus tard, et que l'enfant plus avancé reçoit ou a reçues, en dehors des instructions de choses.

On évitera d'insister sur ce qui est trop connu ou sans intérêt, et de passer sans explications sur ce qui, bien que sensible et sautant aux yeux, mérite d'être signalé à la réflexion ou interprété et éclairci pour l'esprit. On n'appesantira pas l'attention de l'enfant jusqu'à la fatiguer et à la détourner de tout le reste, sur les caractères extérieurs et sensibles, forme, couleur, etc., principalement sur ceux des caractères qui seraient d'une importance secondaire ou même insignifiante. Surtout on n'aura garde de dénombrer mécaniquement et à la file des qualités, parties, etc., de l'objet en mettant sur chacune un nom, si bien que la leçon de choses dégènerait en un exercice machinal et fastidieux de mots, d'appellations, de nomenclature.

Sans tomber dans la leçon didactiquement monologuée, on n'étourdira pas les enfants par un propos trop haché et interrompu, on ne les harcèlera pas, sous prétexte de *socratisme*, à force d'interrogations mal calculées ou des devinettes trop puérides et qui feraient perdre le fil du sujet. On questionnera, sans doute, et on voudra même que les enfants questionnent eux-mêmes, mais jamais à tort et à travers, sans réflexion ni utilité.

On s'assurera que tous les auditeurs ont bien vu l'objet ou les parties de l'objet qui leur est montré; on les leur laissera approcher et, s'il y a lieu, manier, mais sans y perdre le temps et sans qu'il en résulte de désordre.

Tous les défauts et inconvénients signalés, et d'autres encore, seront bien moins à craindre si on a sérieusement et complètement préparé sa Leçon de choses ; si on a sur la chose une somme de connaissances exactes, solides et bien particularisées, et si on s'est mis en mesure avant la classe de les bien mesurer, de les grouper et de les distribuer pour ses auditeurs, de telle manière qu'elles présentent un ensemble et un tout, qu'elles se classent suivant un ordre de parties bien apparent et qu'elles suivent une marche sensible, rationnelle et graduée.

Le plan ne sera pas le même pour toute leçon ni sur tout sujet, et ce plan, bien qu'arrêté, ne devra être ni trop sèchement didactique ni si rigide qu'il ne puisse se prêter à quelque changement qui serait reconnu nécessaire en classe. Mais toujours on aura prévu et fixé la matière et la mesure de ce qu'on doit dire, un certain ordre dans lequel on le dira, les superfluités qu'on élague, les digressions à éviter, les expressions trop techniques à proscrire et à remplacer, les endroits où on se propose d'interroger les enfants (sans préjudice des retouches à y faire en classe), et les endroits où il est probable que les enfants questionneront eux-mêmes. — On résumera toujours la leçon à la fin ; et toute leçon faite sera ensuite la matière d'une interrogation bien conduite.

PAUL SOUQUET.

PEDAGOGIE PRATIQUE

ETUDE DU VERBE

(Suite.)

Le verbe est la partie la plus importante de la langue. C'est pourquoi le maître doit faire tous ses efforts pour le bien enseigner. Nous n'hésitons pas à recommander les conjugaisons orales, même avec les commençants. C'est un

travail tout mécanique, mais qui ne manquera pas de produire de bons effets plus tard. On fera conjuguer tous les jours aux petits enfants un temps du verbe être suivi d'un attribut, comme *je suis sage, tu es sage, etc.*, et un temps du verbe avoir avec un complément, comme *j'ai un livre, tu as un livre, etc.*

De cette manière, les enfants apprennent le mécanisme du verbe, sans raisonner, comme ils apprennent leurs prières.

A mesure qu'ils se développent, on leur donne la raison des choses. C'est ce que nous avons fait dans nos deux dernières leçons.

Nous leur avons appris à distinguer les verbes des autres mots et à connaître les trois époques principales, savoir : le *présent*, le *passé* et l'*avenir*.

Aujourd'hui, nous leur apprendrons à les classer dans leurs conjugaisons respectives.

Ecrivons au tableau noir un certain nombre de verbes sans ordre déterminé.

Exemple :

Je parlais, tu languissais, il apercevait, nous rendions, etc.

Disons à nos élèves qu'il y a quatre conjugaisons, que la 1ère est terminée en *er*, comme *chanter* ; 2e que la 2e est terminée en *ir*, comme *finir* ; 3e que la 3e est terminée en *oir*, comme *recevoir* et que la 4e est terminée en *re* comme *rendre*. Disons-leur aussi que tout verbe au dictionnaire est écrit d'après sa conjugaison, et que pour trouver le mot du dictionnaire, il faut mettre avant le verbe : *peut-on*.

EXERCICE

1. Peut-on *parler*, 1ère.
2. Peut-on *languir*, 2e.
3. Peut-on *apercevoir*, 3e.
4. Peut-on *rendre*, 4e.

Comme vous voyez, mes enfants, les quatre verbes que je viens d'employer ont quatre terminaisons différentes : *er, ir, oir, re*. Cela vous indique que dans notre langue, il y a quatre conjugaisons que je vous ferai connaître dans d'autres leçons.

Question de grammaire

—
 Quand une phrase commence par *IL S'EN FAUT* suivi d'un des adverbess PEU, BEAUCOUP, BIEN et d'un verbe au subjonctif, doit-on mettre NE avant le dit verbe, ou doit-on ne pas le mettre ?

—
 Dans ces sortes de phrases, les uns emploient *ne*, les autres ne l'emploient pas, ce dont voici des preuves prises dans d'excellents auteurs :

(Le verbe au subjonctif avec la négative *ne*)

Il s'en faut beaucoup qu'elle *ne soit* aussi merveilleuse qu'on se l'imagine.

(Hamilton, *Gramm. S.*)

Il s'en faut bien qu'ils *ne fussent* tous agréables à Dieu.

(Massillon, *Prof. relig. Serm. 3.*)

Peu *s'en fallut* que le soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

(La Fontaine, *Fabl. XI. 3*)

Il ne s'en est guère fallu que je *ne fusse* trompé par son air de candeur.

(Littré, *Dict. de la lang. franc.*)

(Le verbe au subjonctif non précédé de *ne*)

Il s'en faut beaucoup qu'il ait satisfait l'attente du public.

(*Dictionn. de l'Acad. 1835.*)

Je puis vous assurer qu'il *s'en faut* bien qu'on y meure de faim.

(Racine, *lettre 16e à Boileau.*)

Cet homme paraît faire tout ce qu'il veut, mais *il s'en faut* bien qu'il le fasse.

(Fénelon, *Télé. III.*)

Il s'en faut de beaucoup que leur nombre soit complet.

(*Dict. de l'Acad. éd de 1835.*)

Vous voilà bien arrivé, *il s'en faut* de beaucoup que votre tâche soit aussi avancée qu'elle devrait l'être.

(Idem.)

Quant à moi, je ne suis pas également partisan des deux constructions; je trouve que c'est seulement celle qui renferme la négation *ne* qui est la bonne, et voici ce que j'allègue en sa faveur :

Si l'on décompose les deux sortes de phrases qui précèdent en propositions indépendantes, la première, celle qui avait d'abord son verbe au subjonctif (accompagné ou non de *ne*) renferme toujours *ne...pas*; ainsi, par exemple, les phrases suivantes :

Il *s'en faut* beaucoup que je l'aime.

Il *n'a pas* fallu de bien peu qu'il ne gagnât :

se transforment de cette manière :

Je *ne l'aime pas*, il *s'en faut* de beaucoup.

Il *n'a pas* gagné, mais il *s'en fallut* de bien peu.

Or, cela étant, il me semble plus logique, dans la construction naturelle, je veux dire dans celle où *il s'en faut* est en tête, de mettre toujours *ne* avec le verbe au subjonctif que d'en considérer l'emploi comme facultatif, tout autorisé qu'on y ait par les écrivains réputés les meilleurs.

PARTIE PRATIQUE

I

DICTÉE

DICTÉES ET EXERCICES DE GRAMMAIRE

La vie de l'homme a aussi des *saisons* qui fuient vite, mais qui ne reviennent plus. La jeunesse, c'est le printemps, la plus belle partie de la courte existence du *voyageur exilé*. Oh! qu'elle a passé vite! Où sont les jours d'autrefois? Ces brillantes *couleurs* répandues sur mon visage, ces mouvements *gracieux* de toute la personne, je les cherche et ne les trouve plus. Que de beaux moments elle me promet-tait cette saison aimable! Tout était agréable dans mes *rêves*; *l'adversité*, la douleur étaient pour moi des *mots*. Et que de fois pourtant

j'ai senti leurs traits, avant même que *l'aurore* de ma vie fût passée! comme les jours *nébuleux* du printemps, que de fois elles sont venues détruire mes espérances, anéantir tous mes projets! Souvenir pénible des mauvais jours du *matin de la vie*, regrets amers sur les moments heureux qu'on ne peut *ressaisir*, voilà tout ce qui reste à l'homme de sa plus belle saison.

EXPLICATIONS DE MOTS.—*Saison*: quelles sont les quatre saisons de l'année? Combien de temps dure chacune d'elles? La vie de l'homme a-t-elle aussi des *saisons*, c'est-à-dire des époques qui diffèrent les unes des autres? (Oui, l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse).—Pourquoi appelle-t-on l'homme un *voyageur exilé*? (parce que l'homme, qui est fait pour le ciel, marche sur la terre, vers le ciel, il est en *voyage* vers le ciel, dont il est momentanément exilé.—*Couleurs*: pendant la jeunesse, le sang colore le visage et lui donne ces apparences de fraîcheur et de beauté qui disparaissent avec l'âge.—*Gracieux*: ce qui est fait avec *grâce*.—*Rêves*, signifie ici, non pas les imaginations qui nous viennent pendant le sommeil, mais les projets que l'on fait étant éveillé, projets souvent aussi chimériques et incertains que les rêves de la nuit.—*Adversité*: signifie proprement ce *qui nous est contraire*, c'est-à-dire le malheur et les accidents de toute nature.—*Mots*: c'est-à-dire que n'ayant jamais éprouvé aucune peine on ne connaît la douleur que par le mot qui la désigne et non par l'expérience. Quelle différence entre *mots* et *maux*?—*Traits*: le trait était une sorte de flèche qui pénétrait dans les chairs; ici, ce mot est employé au sens figuré, et indique les *piqûres* de la douleur.—*L'Aurore*: le commencement de ma vie, puisque l'aurore est le commencement du jour.—*Nébuleux*: qui est plein de *nuages*, couvert de *nuages*.—*Matin de la vie*: même sens que plus haut: *l'aurore de ma vie*.—*Ressaisir*: saisir de nouveau, saisir une chose qu'on a déjà eue, et qu'on a laissée échapper.

ANALYSES. — Faire l'analyse de tous les adjectifs contenus dans cette dictée.

Souligner tous les verbes réguliers et en faire l'analyse.

Prendre la première phrase: *La vie de l'homme a aussi des saisons qui fuient vite, mais qui ne reviennent plus*, et poser les questions suivantes:

Combien y a-t-il dans cette phrase de verbes à un temps personnel? (Trois).

Indiquez-les? (A, fuient, reviennent).

Quel est le sujet du premier verbe, du second, du troisième?

Le premier verbe a-t-il un complément direct? Lequel?

La première partie de la phrase: *La vie de l'homme a des saisons*, forme-t-elle un sens complet? (Oui).

Comment appelle-t-on une phrase qui a un sens complet? (Une proposition).

Combien y a-t-il de propositions dans cette phrase entière? (Trois).

Indiquez-les? (La vie de l'homme a des saisons; Ces saisons fuient vite—qui tenant la place de saisons;—Ces saisons ne reviennent plus).

L'Éducation.

II

DICTÉE

1

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE •

Au seizième siècle, *il y eut* en France des querelles et bientôt des guerres religieuses. Deux réformateurs, *Luther* et *Calvin*, se séparèrent du catholicisme et établirent la religion protestante. Un des principaux soins des réformés fut de *soustraire* leurs enfants à l'influence des maîtres catholiques qui dirigeaient les écoles *primaires*. Ils formèrent des écoles *clandestines*, qui se *tenaient* derrière les bois, dans les champs, et se *cachaient* dans les buissons. Le parlement rendit un *arrêt* pour interdire ces écoles, qui se multiplièrent cependant, et qu'on appela par dérision, écoles *buissonnières*.

Aujourd'hui, cette expression a changé de sens. On dit qu'un enfant fait l'école buissonnière quand il ne va pas à l'école, et que, par paresse, il manque la classe ou bien y arrive trop tard. Les buissons ne sont plus pour rien dans l'affaire; ce qui reste, c'est un *manquement* très grave au devoir d'un bon écolier.

2

COMMENT J'AI FAIT MON DICTIONNAIRE

Je me levais à huit heures du matin. C'est bien tard, dira-t-on, pour un homme si pressé. Attendez. Pendant qu'on faisait ma chambre à coucher qui était en même temps mon cabinet de travail, vieille et triste maison, je descendais au rez-de-chaussée, emportant quelque travail; c'est ainsi que je fis la préface de mon dictionnaire. A neuf heures, je remontais et corrigeais les épreuves venues dans l'intervalle, jusqu'au déjeuner. A une heure, je reprenais place à mon bureau et là, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je me mettais en règle avec le *Journal des Savants* à qui j'avais à cœur d'apporter régulièrement ma contribution. De trois heures à six heures, je prenais le dictionnaire. A six heures, je descendais pour dîner. Une heure me suffisait environ. Je remontais vers sept heures du soir; je reprenais le dictionnaire et ne le lâchais plus. Un premier relais me menait à minuit; un second me conduisait à trois heures du matin. D'ordinaire ma tâche quotidienne était finie; si elle ne l'était pas, je prolongeais la veille et, plus d'une fois durant les longs jours, j'ai éteint ma lampe et continué à la lueur de l'aube qui se levait.

E. LITTRÉ.

EXPLICATIONS

Les *réformateurs* sont ceux qui proposent et opèrent les réformes.—Luther, moine allemand, fut le principal chef du protestantisme (1483-1546). Calvin, né à Noyon en 1509, mort à Genève en 1564, propagea la doctrine luthérienne par ses nombreux écrits.

Primaire, du premier degré en commençant; ce mot vient du mot latin *primus*, dont nous avons tiré le mot français *prime* qui ne s'emploie que dans les locutions suivantes: de *prime abord*, de *prime face*, de *prime-saut*.

Clandestin, *clandestine*, ce qui se fait en cachette.—*Arrêt*, signifie ici, décision d'une autorité, d'une puissance.—*Rien*, (du latin *res*, *rei*, *rem*, chose) aussi, dans certains cas, rien peut signifier *quelque chose*; mais dans le sens le plus ordinaire, *rien* signifie *nihi*, nulle chose...

Analyser la phrase *il y eut*.—Indiquer le sujet des verbes de la dictée.—Remarque sur le verbe *soustraire*, irrégulier et défectif, se conjugue comme *traire*. Temps auxquels ces verbes ne sont pas employés.—*Tenaient*, verbe tenir: les temps primitifs de ce verbe.

Manquement, action de manquer à, faute. Le suffixe *ment*, construit avec une base verbale, marque l'action représentée par ce verbe: *campement*, *dénouement*, il marque aussi le résultat de cette action: *fondement*, *dénouement*.

Qu'entendez-vous par ces mots: *faire l'école buissonnière*?

Le *dictionnaire* est le recueil des mots d'une langue, rangés par ordre alphabétique.

En imprimerie, on appelle *épreuves* une feuille imprimée sur laquelle l'auteur fait des corrections de son ouvrage.

Indiquer les mots invariables contenus dans la dictée.

III

DICTÉE

AURORE BORÉALE

Les splendeurs de l'aurore boréale (1) *semblent* avoir été données aux régions polaires comme un dédommagement de l'absence du soleil, et ces clartés polaires, à peine visibles deux ou trois fois par an sur l'horizon de Paris, *illuminent* presque tous les soirs les horizons dont l'*astre du jour* s'est éloigné. On

ne les observe pas pendant le jour non interrompu de l'été; c'est à la fin d'août et surtout à l'époque de l'équinoxe (2) d'automne qu'elles commencent à se multiplier en Laponie (3), où leur fréquence diminue à l'équinoxe du printemps et surtout vers la fin du mois d'avril. Les aurores sont donc soumise dans leurs apparitions aux courses des saisons, et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, même pendant la nuit hivernale, les heures de leur commencement et de leurs différentes phases restent dans un rapport constant avec l'heure du passage au méridien (4) du soleil, devenu invisible. Elles se montrent toujours pendant les heures correspondant à la nuit de nos zones tempérées. C'est généralement entre dix et onze heures du soir qu'elles se revêtent des éclatantes couleurs qui en distinguent quelques-unes. Cette époque de la nuit est la période la plus brillante du météore (5), qui disparaît ordinairement vers le matin.

ELIE DE BEAUMONT.

EXPLICATIONS SUR LE TEXTE

(1) *Aurore boréale*. Lumière généralement rouge, disposée de différentes façons, le plus souvent en jets parallèles qui se répand dans le ciel des contrées boréales. A la lumière d'une aurore boréale, on peut lire presque aussi facilement qu'à la lumière de la pleine lune.

(2) *Equinoxe*. Moment de l'année où les jours sont égaux aux nuits. Le soleil alors darde perpendiculairement ses rayons sur l'équateur; il y a deux équinoxes: l'équinoxe du printemps, l'équinoxe d'automne.

(3) *Laponie*. Pays habité par les Lapons, qui s'étend au nord de la Suède, de la Norvège et de la Russie.

(4) *Méridien*. Cercle imaginaire qui fait le tour de la terre en passant par les pôles. La longitude se calcule d'après la distance d'un lieu au méridien donné de position. Notre méridien est le méridien de Paris qui passe à l'Observatoire (*). Le méridien d'un lieu est le

cercle au-dessus duquel le soleil se trouve à midi.

(5) *Météore*. Phénomène qui apparaît dans l'atmosphère.

EXPLICATIONS GRAMMATICALES

FAMILLES DE MOTS.—*Illuminer*, illumination, illuminé (visionnaire); lumière, lumineux, allumer, allumette. — *Fréquence*, fréquent, fréquemment, fréquenter, fréquentatif (se dit du verbe qui marque l'action fréquente de son primitif), fréquentation.

FORMATION DES MOTS.—*Equinoxe*. Le préfixe *équi* marque l'égalité et se retrouve dans un grand nombre de mots tels que *équiangle*, *équidistant*, *équidifférent*, *équilatéral*, *équilibre*.

SYNONYMES.—*Sembler*, paraître, avoir l'air. — *Astre du jour*, soleil. *Se montrer*, se faire voir.—*Se revêtir*, se couvrir.—*Ordinairement*, habituellement, généralement.

EXERCICES

1. Faire l'analyse logique, puis l'analyse grammaticale de la première phrase de la diétée. — 2. Trouver les mots de la même famille que *dédommagement*, *illuminer*, *fréquence*, *interrompu* et expliquer chacun d'eux. — 3. Trouver cinq mots ayant *équi* pour préfixe et employer chacun d'eux dans une phrase. — 4. Employer dans des phrases *sembler*, *astre du jour*, *se montrer*, *se revêtir*, *ordinairement* et leurs synonymes. — 5. Dites ce que c'est qu'une aurore boréale, où on les observe, à quel moment et à quelle heure de la nuit.

Bibliographie

Il sera rendu compte dans l'*Enseignement primaire* de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

HOMONYMES FRANÇAIS—Par Charles Bail-largé, ingénieur de la cité de Québec. Bro-

(*) Ceci a été écrit pour la France.

chure de 212 pages, éditée par M. l'abbé F. A. Baillaigré, rédacteur-propriétaire de *l'Étudiant*, du *Convent* et de la *Famille* de Joliette.

L'idée de l'auteur des *Homonymes* est excellente : instruire en amusant. La langue française est riche et belle, mais il faut l'étudier sous toutes ses formes pour s'en rendre maître. Les homonymes, les contraires, les synonymes étudiés avec soin, augmentent le vocabulaire et donnent de la variété aux discours et aux écrits. M. Baillaigré a réuni pas moins de 8,000 homonymes dans son recueil. Cependant, il est bien regrettable que l'auteur se soit éloigné de la règle des homonymes en faisant de la fantaisie à presque toutes les pages.

Les homonymes, d'après Larousse, ce sont des mots qui se prononcent de même, quoique leur orthographe diffère, comme *saint*, *ceint*, *sein*, *sain*, *seing* ; ou des mots de même orthographe qui expriment des choses différentes, comme *coin*, qui signifie à la fois un angle, un poinçon, un instrument à fendre du bois, un petit espace de terrain, une matrice pour frapper la monnaie. Ces derniers sont appelés homonymes homographes. Bénard dit à peu près la même chose : " Homonyme, (*homos*, semblable ; *onoma*, nom), se dit des mots pareils qui expriment des choses différentes." Au lieu de s'en tenir à l'usage qui a toujours prévalu, M. Baillaigré invente : il réunit deux ou trois mots qui rendent à peu près le même son que le mot donné et l'homonyme est trouvé. Nous n'avons pas eu le temps de parcourir l'ouvrage en entier, mais nous avons cueilli dans les cinquante premières pages quelques exemples qui justifieront les remarques amies que nous faisons dans l'intérêt de l'instruction. A la page 4, **AFFAISSER** a pour homonyme : *a fait ses, ces* ; voyons, la note n'est-elle pas un peu forcée ? Cet homonyme est faux pour deux raisons : il est composé de *trois* mots et ne se prononce pas de la même manière que le verbe proposé. En effet, *affaisser* se prononce *afécé* et l'homonyme ci-dessus : *a fê se*. Un peu plus loin, page 8 : **ALLÉE** a pour homonymes : *allais, allait*, du verbe aller ; *Alais*, ville de France ; *alais*, oiseau de proie. Tous ces mots se terminent par le son *è*, tandis

que le premier a une finale en *é*. En voilà un autre que nos lecteurs seraient bien en peine de trouver : **AMMONIAC** (*), suivant M. Baillaigré, a pour homonyme : *ah! mon yacht*. Vraiment, cette invention est un véritable tour de force très peu classique. Ce n'est pas tout ; suivons l'auteur des *Homonymes* et cueillons à la page 17 l'homonyme du mot **AVOIR** : *avouèrent*, dit M. Baillaigré. Eh bien ! ces deux mots sont loin de se prononcer de la même manière : le premier se prononce *avoar* et le dernier *avouër*. A la page 25, l'auteur fait preuve d'un courage réellement héroïque : l'un des homonymes de l'adjectif **BOUXXE** est... devinez ? — *Bowen*, nom propre anglais ! Un peu plus loin, page 28 : " **BRAVO**, interjection. — *bravo*, assassin ; voir **BRAS**. **VEAU** ". Ici, réellement, nous ne comprenons pas l'auteur. Veut-il dire que *bravo* a pour homonymes les deux mots : *bras* et *veau* ? C'est impossible.

Passons maintenant à la lettre **C**, et citons quelques homonymes, sans commentaire : Page 34, **CANARD**—*Câne, hart* ; p. 36, **CARRIER** (de carrière de pierre)—de ce *cas riez* ; p. 40, **CHAGRIN**—*shaw, chat, grain* ; même page, **CHAGRINEZ**—*Chat gris-nez, niais* ; p. 42, **CHARGE**—*Char, jeu* ; p. 44, **CŒUR** et **CŒUR**—*qu'eurent* (du verbe avoir) ; page suivante, **CIVETTE**—*s'y vêtent* ; même page, **CLAIÉ**—*que les, lait* ; p. 46, **CLAQUE**—*que'tacs* ; même page, **CLOUTIER**—*que l'outiller* ; page suiv., **COFFRER**—*qu'offrait-il* ; p. 49, **COMME**—*qu'on me* ; p. 51, **COQUILLE**—*qu'aux quilles* ; p. 55, **CRÊTE**—*la craie te fait défaut* ; même page, **CRU**—*que riz, ris* ; p. 56, **CRU**—*que rues*. Nous ne sommes qu'à la page 57, mais le temps nous manque pour aller plus loin. Nous avons démontré suffisamment, croyons-nous, que malgré l'intention louable de son auteur, le recueil d'*Homonymes* contient une quantité considérable d'erreurs. Sans une révision sérieuse, ce joli petit livre, d'une apparence typographique irréprochable, aura bien de la peine à se faire admettre au nombre des livres classiques. Nous espérons que M. Baillaigré, qui est un travailleur de mérite, se fera un devoir,

(*) Page 10.

dans une édition subséquente, de corriger sévèrement son manuel d'*Homonymes français*.

Nous remercions cordialement M. l'éditeur de l'*Étudiant* pour l'envoi de deux exemplaires des *Homonymes*, et prions M. Chs. Baillairgé de bien croire en la sincérité des motifs qui nous ont dicté les remarques qui précèdent.

C.-J. MAGNAN.

POÉSIE

LES PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés !
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses !

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés !
Pour le bonheur que vous donnez,
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des mids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes,
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

ALPHONSE DAUDET.

Bulletin géographique

(Pour l'*Enseignement primaire*)

AMÉRIQUE.—D'après les derniers recensements, voici les villes des États-Unis et du

Canada qui ont plus de deux cent mille habitants :

1—New-York	1,515,301
2—Chicago.....	1,099,850
3—Philadelphie.....	1,046,964
4—Brooklyn.....	806,243
5—Saint-Louis	451,770
6—Boston	448,477
7—Baltimore.....	434,439
8—San Francisco.....	298,997
9—Cincinnati.....	296,908
10—Cleveland.....	261,353
11—Montréal	258,583

—La question de la mer de Behring est loin d'être résolue. Les lecteurs de l'*Enseignement primaire* se rappellent les dernières phases de cet important problème que nous avons relatées dans un *Bulletin* antérieur aux dernières vacances. D'après un télégramme digne de foi, dit-on, télégramme qui a été expédié de Victoria, ville de la Colombie canadienne, des incidents assez sérieux auraient compliqué les difficultés diplomatiques de la mer de Behring. Voici la teneur de ce message :

Les autorités russes, est-il dit, ont affirmé leur juridiction sur la partie occidentale de cette mer, comme l'ont fait les Américains dans la partie orientale, d'où est née la querelle entre les États-Unis et l'Angleterre. Tandis que trois goélettes étaient stationnées à douze milles au large de Copper Island, leurs équipages, qui chassaient le phoque à terre, ont été poursuivis à coups de fusil par les gardes russes. Ils ont pu regagner leurs bateaux, mais le capitaine MacLean du *Bsud*, a reçu deux blessures sérieuses. Le lendemain, un autre acte d'autorité plus grave encore s'est produit. Le bâtiment de guerre russe *Alert* a donné la chasse à trois bateaux pêcheurs, le *Geneva*, le *Teresa* et le *J. Hamilton Lewis*, ce dernier américain ; on ne dit pas à quelle distance de terre ils se trouvaient. Le *Geneva* et le *Teresa* ont échappé ; mais le *Lewis* a été arrêté par un boulet de l'*Alert*, qui lui a cassé son beaupré ; on a vu ensuite deux embarcations de l'*Alert* l'aborder et le prendre à la remorque. Comme le *Geneva* est

le seul bateau revenu des eaux où se sont passés ces incidents, on ne connaît pas la suite.

L'importance de l'événement réside en ce qu'il semble attester de la part de la Russie l'intention d'appuyer les prétentions de M. Blaine (*) sur les eaux de la mer de Behring confinant au territoire d'Alaska. Il n'est pas supposé que la politique anglaise en soit affectée : mais il est certain que celle des États-Unis doit s'en trouver renforcée, attendu qu'elle repose pour la plus grande part sur les droits anciens qu'ils prétendent avoir reçus de la Russie, comme partie de la cession de l'Alaska.

—Un fort tremblement de terre s'est fait sentir par toute la république de San Salvador, le 10 de septembre dernier. Presque toutes les villes du pays, excepté celles qui sont situées sur la côte, ont gravement souffert des bouleversements du sol. Les premières secousses se sont fait sentir à 1.55 heure du matin. Elles étaient très violentes. La population affolée se sauva dans les champs. La première secousse ne dura pas plus de vingt secondes. Le sol se souleva en longues ondulations, s'abîmant ensuite et laissant des ouvertures béantes. Les hommes les plus robustes ne pouvaient se tenir debout.

Les villes et bourgs dans les autres parties du pays ont plus souffert encore que la capitale.

Analquito et Camasaqua ont été renversées de fond en comble.

Cojotipeque, Santa Tecla, San Pedro et Masapuet ne sont plus que des ruines, tant le choc s'est fait ressentir avec violence.

Santa Anna et Susimtepeque, qui sont à 60 milles de la capitale San Salvador, ont également subi de sérieux dommages.

On ne sait encore combien de personnes ont perdu la vie par ce désastre.

—Le calme est maintenant rétabli au Chili. Un nouveau gouvernement a été formé et reconnu par les États-Unis.

(*) M. Blaine est le Secrétaire d'Etat de la république américaine.

EUROPE.—Une grande question politique s'agite actuellement en Europe : *L'affaire des Dardanelles*, comme disent les dépêches dans leur style mercantile. Le conflit se résume comme suit : La Turquie et la Russie viennent de conclure des arrangements en vertu desquels il est permis à une flotte volontaire russe, remplie de soldats et armée de canons, de passer le détroit des Dardanelles, détroit qui fait communiquer la mer Méditerranée à la mer de Marmara. Mais par le traité de Paris, qui a été signé par presque toutes les puissances européennes, il n'est pas loisible aux vaisseaux de guerre russes de franchir les Dardanelles. L'Angleterre prétend que le titre de vaisseaux marchands qui est donné aux navires russes se promenant à l'heure qu'il est dans la Méditerranée, n'est pas suffisant pour permettre à la Turquie de violer le traité de Paris ; elle demande avec force des explications à la Porte. L'Allemagne et l'Autriche se réjouissent de cet imbroglio ; ils promettent appui à l'Angleterre, à la condition qu'elle entre dans la Triple Alliance. De son côté le gouvernement français promet aide et secours au Sultan turc et lui reconnaît le droit de conclure une entente spéciale avec la Russie, en dehors du traité de Paris.

Comment tout cela finira-t-il ?

C.-J. M.

PETITE REVUE

(Pour l'Enseignement primaire)

On est à continuer le travail des souscriptions en faveur du monument Champlain.

Le 26 décembre prochain sera le centième anniversaire de la mise en force de la Constitution de 1791, que nos pères avaient arrachée aux autorités anglaises. Quand cet acte constitutionnel fut mis en opération, ce fut l'occa-

sion de réjouissances bien légitimes de la part de la population canadienne.

Le 26 décembre 1791, il y eut à Québec un grand banquet, auquel assistaient les citoyens des deux croyances et des deux nationalités qui rivalisaient alors entre elles. Le soir, la ville fut illuminée et un concert en plein air fut donné par la fanfare du duc de Kent.

On fonda aussi le même jour un club constitutionnel composé de près de deux cents membres.

Dans le cours de l'été suivant, en 1792, des élections générales eurent lieu, et c'est à la suite de ces élections que le système parlementaire a été inauguré au Canada. Il avait été établi quelques années auparavant dans les provinces maritimes.

On parle de célébrer avec éclat, le 26 décembre prochain, le centenaire de cette première concession faite par l'Angleterre à notre pays après la cession. A ceux qui ont en main les destinées de la nationalité canadienne-française, de savoir conserver intacts les droits que nous avons acquis par tant de luttes et de sacrifices.

Le corps humain contient 150 os et 500 muscles, le poids du sang d'un adulte est de 15 kilogrammes; le cœur a ordinairement un diamètre de 15 centimètres; il bat 70 fois à la minute, 4,200 fois à l'heure et 35,792,000 fois dans l'espace d'une année, chaque battement déplace 44 grammes de sang, le déplacement est donc de 5,850 kilog. par jour. La totalité du sang passe en trois minutes par le cœur; nos poumons contiennent, à l'état normal, 5 litres d'air; nous respirons, 1,200 fois par heure en dépensant 300 litres d'air.

La peau a trois couches, dont l'épaisseur varie entre 3 et 6 millimètres; chaque centimètre carré de la peau a 12,000 pores; la longueur totale de la peau est de 50 kilomètres.

L'Institut Poeller, de Physique et d'Optique de Munich, vient de terminer un microscope

extraordinaire pour l'exposition de Chicago. Cet instrument qui coûte \$8,750 possède une puissance de grossissement de 11,000 diamètres. L'électricité joue un rôle dans l'action de l'instrument gigantesque. C'est l'électricité qui donne le foyer de lumière et le régularise. La lumière sur un réflecteur parabolique en alumine a une puissance de 11,000 chandelles.

CIRCULAIRE AU CLERGE

Le Conseil d'hygiène et les statistiques vitales de la province de Québec en 1890 et 1891

Archevêché de Québec,

5 septembre 1891.

Monsieur,

Vous avez dû recevoir dernièrement, ou vous recevrez bientôt, le règlement du Conseil d'hygiène de la province de Québec, et, de plus, les statistiques vitales et mortuaires de la population catholique de cette province, pour les années 1889 et 1890.

M. Elzéar Pelletier, secrétaire du conseil d'hygiène, envoie, en même temps, des remarques très importantes sur la nécessité de prendre des moyens pour diminuer, dans notre province, ce qu'il appelle, avec raison, un véritable GASPILLAGE DE VIES.

La moyenne de la mortalité annuelle ne devrait pas dépasser 16 par 1000, et, pourtant, le tableau démontre que, sur un total de 650 paroisses, 530 ont une mortalité au-dessus de la moyenne.

“Pourquoi ne prendrions-nous pas les moyens de prévenir tant de morts prématurées, puisqu'elles sont évitables?”

Pourquoi l'hygiène qui, partout ailleurs, a rendu et rend encore de si grands services,

n'en ferait-elle pas autant parmi nous, si ses préceptes et ses conseils étaient plus répandus et plus suivis au milieu de nos populations?"

Le Conseil d'hygiène compte, avec raison, sur le clergé pour l'aider à vaincre les préjugés qui constituent un obstacle sérieux à la mise en pratique de ses préceptes salutaires.

Il faut empêcher les visites qui se font dans les maisons où il y a des maladies contagieuses; les enfants des familles où il y a une de ces maladies ne doivent pas aller à l'école ni aux autres lieux de réunion. Les funérailles publiques des personnes mortes de maladies contagieuses sont souvent un danger imminent.

Dans les règlements du Conseil d'hygiène, il y a tout ce qui peut être utile pour conserver chaque année des milliers de vies.

Vous aurez, peut-être, quelques difficultés à surmonter pour faire comprendre la nécessité de ces précautions, mais vous n'aurez que plus de mérite à remplir ce devoir, et l'on finira par vous témoigner de la reconnaissance. Dans tous les cas, Dieu vous en donnera une récompense.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mon dévouement.

E.-A. CARDINAL TASCHEREAU,
Arch. de Québec.

Causerie scientifique

LES EAUX POTABLES

Pour la boisson comme pour tous les usages domestiques, l'eau de pluie est la meilleure, surtout lorsqu'elle a été recueillie en rase campagne, dans de larges vases parfaitement propres, après que la première ondée a lavé l'atmosphère et entraîné avec elle ce grand nombre de corpuscules visibles et invisibles qui s'y trouvent constamment en suspension.

L'eau qui a coulé sur les toits des maisons, le long des murs construits à la chaux ou crépis en plâtre contient ordinairement du carbonate ou du sulfate de chaux qu'elle enlève aux bâtisses. Néanmoins, la proportion de ces deux substances en dissolution n'est pas ordinairement assez considérable pour altérer sensiblement la qualité hygiénique de l'eau de pluie et lui faire perdre la propriété de faire cuire les légumes et de dissoudre le savon. L'eau de pluie recueillie dans des citernes sert de boisson dans toutes les contrées qui ne possèdent pas d'autres eaux naturelles.

Les eaux de sources et de fontaines, toujours fraîches et limpides, ne sont pas toutes également pures et hygiéniques: leur composition dépend de la nature des terrains qu'elles traversent.

Les eaux de puits artériens sont les plus pures après celles de la pluie: moins riches en sels que les eaux de source, elles sortent toujours de terre à une température plus élevée.

Les eaux de fleuves et de rivières sont également moins riches en matières salines que les eaux de sources, presque toujours moins fraîches et habituellement moins limpides. Les eaux des fleuves et des principales rivières navigables, en France, sont potables et hygiéniques, mais seulement après avoir été filtrées (*). Dans les grandes villes, les prises d'eau doivent toujours être situées en amont plutôt qu'en aval.

Les eaux de puits sont de qualités très variables, en raison des différents terrains et matériaux au milieu desquels elles circulent et séjournent. Le défaut d'aération les rend ordinairement fades et insipides. Tous les jardiniers savent qu'en arrosant habituellement les plantes avec de l'eau de puits peu aérée et nouvellement tirée, leur végétation est languissante, tandis que, si la même eau a été préalablement agitée ou soumise à l'action de l'air pendant plusieurs heures, avant l'arrosage, elle rend la vie végétale plus active.

(*) Cette remarque ne convient pas au Canada où la plupart des fleuves et des rivières roulent des eaux potables.

Les eaux de lacs, de marais, d'étangs et de mares sont les plus chargées de matières étrangères, les plus disposés à la corruption et, par conséquent, les moins convenables comme boisson et pour les usages domestiques.

L'eau distillée, exempte d'air, ne devient potable qu'après avoir été exposée à l'action de l'air et agitée vivement pendant un certain temps.

En résumé, l'eau est d'autant meilleure qu'elle est plus aérée et moins chargée de sels, ce qui se reconnaît quand elle dissout le savon sans former de grumeaux. L'eau potable doit être incolore, limpide, inodore, dépourvue de saveur fade ou salée. Les légumes secs, tels que les pois, les haricots et les fèves, doivent y cuire facilement; elle conserve sa transparence pendant qu'on la fait bouillir, et ne laisse qu'un très léger résidu après l'évaporation à siccité.

Pensees diverses

Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre, où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sont pour le second. Il s'agit de choisir!

LA BRUYÈRE.

Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt: il semble, au contraire, que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus!...

LA BRUYÈRE.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre la suite?

BUFFON.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes.

BERNARDIN DE ST PIERRE.

Voulez-vous combattre efficacement la théorie du socialiste? présentez la doctrine chrétienne.

MGR J. S. RAYMOND.

Une constante fidélité dans les petites choses est une grande et héroïque vertu.

S. BONAVENTURE.

La réflexion est l'œil de l'âme avec lequel elle découvre la lumière et la vertu.

S. FÉLIX.

Les âmes des justes sont dans les mains de Dieu, et le tourment de la mort ne les atteindra point. Ils ont semblé mourir aux yeux des insensés; leur sortie du monde a passé pour le comble de l'affliction, et leur séparation d'avec nous pour un anéantissement; mais ils sont en paix.

SAGESSE, ch. III, v. 1, 2 et 3.